

# Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique

Actes du colloque international  
« À la rencontre de l'Autre »

Tout au long de son histoire, la Méditerranée antique a constitué le centre d'un vaste amphithéâtre pour une mosaïque de peuples qui peuvent se lire comme un kaléidoscope des terres connues et habitées ; affirmant leur hégémonie sur eux, les Grecs puis les Romains considérèrent ces étrangers comme leurs « barbares ».

Dès lors, parler de dialogue des cultures est-il une utopie, une réalité ou une construction anachronique dans la Méditerranée antique ? Il s'agit de mieux cerner, à travers l'étude des textes antiques, comment chacun s'est situé et a situé « l'autre » dans cet espace sans cesse en évolution, entre les temps homériques et les invasions « barbares ».

Nombre de questions se posent, telles que la langue de « l'autre », l'identité de « l'autre », le contact avec « l'autre », l'initiation de « l'autre », la quête de soi à travers la figure de « l'autre », dans une double approche anthropologique et littéraire.

*Marie-Françoise MAREIN, agrégée de grammaire, docteur ès Lettres en Études Grecques, est Maître de Conférences de Grec à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.*

*Patrick VOISIN, agrégé de grammaire, Professeur de chaire supérieures, enseigne les langues et cultures de l'antiquité dans les classes préparatoires littéraires du lycée Louis Barthou à Pau. Il a déjà publié 11 faut reconstruire Carthage. Méditerranée plurielle et langues anciennes aux éditions de L'Harmattan en 2007.*

*Julie GALLEGO, agrégée de grammaire, docteur ès Lettres en Études Latines, est Maître de Conférences de Latin à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.*

Illustration : gravure de Geneviève Gallego,  
inspirée de l'antefixe du temple "dello Scasato" de Faleries  
(début III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; Rome, Musée de la Villa Giulia)



9 782296 107694

ISBN : 978-2-296-10769-4  
48,50 €

Collection  
KUBABA

Série Actes  
Université de  
Paris 1  
Panthéon  
Sorbonne

Marie-Françoise MAREIN  
Patrick VOISIN  
Julie GALLEGO (éditeurs)

Figures de l'étranger autour  
de la Méditerranée antique

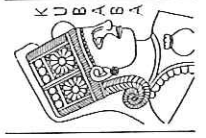
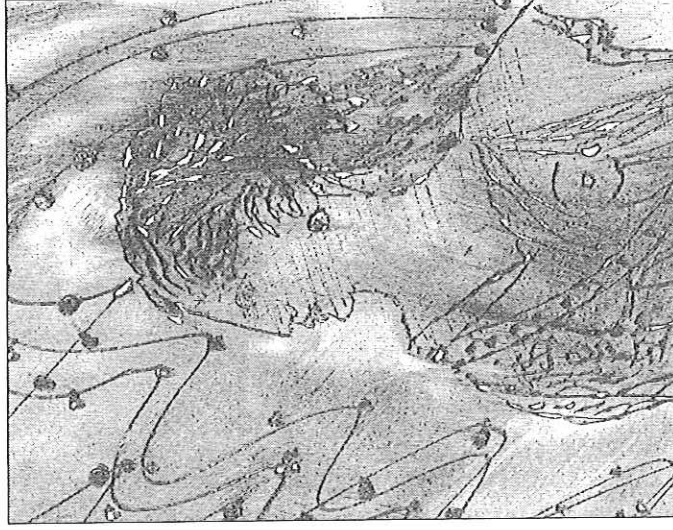
Collection KUBABA



Marie-Françoise MAREIN  
Patrick VOISIN  
Julie GALLEGO (éditeurs)

# Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique

« À la rencontre de l'Autre »



Centre de Recherches : Poétiques et Histoire  
Littéraire. Université de Pau et Pays de l'Adour

L'Harmattan

## « SAGESSES BARBARES » ET « BARBARIES GRECQUES » CHEZ LUCIEN DE SAMOSATE. REGARDS CROISÉS SUR LE MONDE

Bruno ROCHETTE

S'il est un auteur grec qui est autorisé à parler de l'étranger en toute connaissance de cause, c'est bien Lucien de Samosate. Originaire des confins de l'hellénisme, d'une région où coexistent les cultures grecque et syrienne, Lucien éprouve un sentiment de fierté à l'idée d'être devenu un Grec de plein droit. Né à Samosate, en Syrie, vers 120 ou 125 ap. J.-C., Lucien n'avait probablement pas pour langue maternelle le grec, mais l'araméen. Il apprit donc très jeune le grec et se forma à l'art de la rhétorique. Comme d'autres sophistes de son temps, il parcourut le monde romain pour donner des conférences. Cette expérience du voyage a laissé des traces dans son œuvre. *L'Icaroménippe* (16) présente une vue aérienne du monde et une série de *topoi* sur les peuples de la terre vus d'en haut<sup>1</sup>. Lucien n'a certainement pas le monopole de ce cosmopolitisme, mais ses écrits reflètent peut-être mieux que toute autre œuvre contemporaine le multiculturalisme propre au monde romain au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le sophiste réalise en effet en sa personne l'idéal décrit par Vitruve dans la préface du livre 6 (2). Le *pepaideumenos* est un voyageur universel et citoyen de partout.

### Le vocabulaire de l'altérité

Dans l'œuvre de Lucien, on dénombre quatre-vingt-neuf occurrences de βαρβαρ-, réparties inégalement. Près des deux tiers se trouvent dans les œuvres dialoguées, sans doute parce que c'est là que Lucien peut donner le plus de liberté à son expression. Lucien n'est toutefois pas l'auteur grec de l'Empire qui utilise le plus souvent le terme βάρβαρος. Avec plus de cinq cents occurrences du mot et de sa famille, Plutarque est le champion toutes catégories. C'est que Lucien semble préférer nommer directement les peuples dont il parle, ce qui est un indice de sa volonté de différencier et de valoriser l'étranger. Un passage des *Longues vies* (3), où Lucien propose des exemples de longévité choisis parmi les peuples barbares, donne un bel exemple de cette notation pour ainsi dire ethnographique : Égyptiens, Assyriens, Arabes, Indiens, Perses, Parthes, Bactriens, Chorasmiens, Ariens, Saces, Mèdes... Cette pratique de nommer directement les peuples doit nous rendre plus attentifs encore aux emplois de βάρβαρος dans l'œuvre

lucianesque, car le terme y est chargé d'affectivité. Incontestablement, le critère qui revient le plus souvent pour définir le Barbare est celui de la langue<sup>2</sup>. Lucien renoue ainsi avec le sens étymologique du mot<sup>3</sup>.

Lucien rappelle sa propre condition d'étranger en utilisant régulièrement le mot βάρβαρος. Dans *Le Pêcheur* (19), sous le pseudonyme de Parrhèsiadès, il décline son identité au moyen de deux expressions peu répandues dans la littérature grecque : βάρβαρος τὸ γένος et βάρβαρος τὴν φωνήν. Cette dernière expression a été interprétée de façons diverses : référence à la langue étrangère (araméen ou syriaque), à un grec provincial, à un accent, à un usage grammatical particulier<sup>4</sup>. Aux yeux de Lucien, il y a donc Barbare et Barbare. On assiste à une sorte de fragmentation de l'étranger. On peut très bien être Barbare par son origine et par sa langue ou bien n'avoir qu'une de ces deux « barbaries ». Manifestement, Lucien tient à introduire de la relativité dans la classification dichotomique Grecs/Barbares. Tout ce passage du *Pêcheur* contient du reste un message d'universalité et d'ouverture aux autres peuples. Lucien souligne l'origine barbare de certains philosophes célèbres qui l'attaquent en justice voulant montrer que le fait d'être des étrangers ne les rend en rien inférieurs aux autres.

L'expression βάρβαρος τὴν φωνήν revient dans *La Double accusation* (27), où elle est à nouveau appliquée à Lucien. On la rencontre encore dès les premiers mots du *Pseudologue* (1), opuscule où Lucien répond à l'accusation de Timarque qui lui reproche l'emploi à mauvais escient du mot ἀποφράς (« néfaste »). Ce passage est éclairant sur la façon dont Lucien envisage sa propre « barbarie ». S'il accepte son origine barbare, il ne peut supporter que l'on dise de lui qu'il est un Barbare de langue, c'est-à-dire qu'il connaît mal le grec, puisqu'il considère que son intégration dans le monde grec est réussie grâce à la *paideia*.

Le verbe βαρβαρίζω se trouve huit fois chez Lucien<sup>5</sup>. Lucien entend βαρβαρίζω dans le sens de « parler le grec (ou le latin) en commettant des fautes » (sept occurrences) et, à une seule reprise, il lui donne le sens primitif de « parler une langue barbare ». Lucien emploie donc le plus souvent ce verbe pour stigmatiser des carences linguistiques : Sculpture qui émaille son discours de fautes (*Songe*, 8), un Grec aux gages de grands Romains qui écorche la langue latine (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 24), Lucien lui-même qui se défend vigoureusement contre l'accusation de barbarisme adressée par Timarque (*Pseudologue*, 11) ou encore un Phrygien hellénisé, choisi par Polystrate comme héritier (*Dialogues des morts*, 19, 4).

Le vocabulaire de l'altérité chez Lucien est caractérisé par le regard croisé que porte le sophiste sur la Grèce et sur le monde étranger. Lucien, en étranger qu'il est, voit la Grèce de l'extérieur. Intégré au monde grec grâce à la *paideia*, il ne s'enferme pas dans un domaine grec clos, mais porte un jugement sur les peuples extérieurs. Cette vision bidirectionnelle du monde va l'amener à revoir certains clichés.

### « Sagesses barbares » : une révision des préjugés

Si le nombre de peuples cités est important – on en dénombre plus de soixante – on trouve toutefois peu d'informations concrètes à leur sujet. Lucien véhicule davantage des lieux communs. La carte du monde telle qu'il se la représente est constituée de clichés. À chaque peuple est associée une image stéréotypée, comme une spécialité locale ou une activité.

Un certain nombre de préjugés vis-à-vis de l'autre, hérités de l'époque classique où s'affirmait l'hellénocentrisme, voire l'athénocentrisme, ont toujours cours sous l'Empire. Tous les Barbares ne sont pas des sages aux yeux de Lucien. Loin s'en faut. Il se montre très hostile envers la prétendue sagesse des Babyloniens, des Chaldéens et surtout des Égyptiens, dont il fait sa cible privilégiée. Il met à plusieurs reprises en scène des personnages qui ont fait un séjour dans le pays du Nil et qui y ont connu des déboires : Pythagore (*Le coq*, 18), Pérégrinos (*Pérégrinos*, 18), Eucratès (*Amis du mensonge*, 33-36), Démétrios et Antiphilos (*Toxaris*, 27). Il critique les récits écrits dans les temples (*Sur les sacrifices*, 14). Dans *Le navire ou les souhaits*, le rejet de la culture égyptienne est total. Lucien semble aller à contre-courant de l'attitude des hommes de son temps, attirés par la « sagesse égyptienne ». Lucien n'est pas tendre non plus pour les Paphlagoniens, qui, dans *l'Alexandre ou le faux prophète*, sont présentés comme les premières victimes du faux prophète, qui est pourtant l'un des leurs, puisqu'il est d'Abonoteichos. Lucien accumule les qualifications négatives à leur égard : grossiers, imbéciles, superstitieux, misérables<sup>6</sup>.

Beaucoup de stéréotypes relatifs aux Barbares sont répandus à l'époque de Lucien et sont connus du public. Les similitudes sont évidentes lorsqu'on compare l'image du Barbare de Lucien avec celle qui apparaît dans l'œuvre d'un autre auteur qui a attaché beaucoup d'importance à l'étranger, Plutarque. Plutarque lui-même n'a pas « inventé » ces stéréotypes. Il les connaît à travers sa formation et ses lectures. Mais une grande différence oppose les deux auteurs. Les préjugés sur les Barbares

n'ont pas chez Lucien le caractère absolu qu'ils ont chez Plutarque, où nous trouvons l'idée que ce qui est grec est lié à l'ἀρετή, tandis que ce qui est barbare est *ipso facto* du côté de la κακία (*De fort. Alex.*, 329 D)<sup>7</sup>. La démarche de Lucien se situe en réalité à l'opposé de celle de Plutarque, Grec du continent et φιλέλληνας<sup>8</sup>, qui donne presque systématiquement une image négative du Barbare. La lutte contre les préjugés est une caractéristique de la démarche de Lucien, puisque, dans *Comment il faut écrire l'histoire*, il tente précisément de démontrer qu'il faut cesser de véhiculer des modèles du passé et des préjugés. Pour Lucien, les Barbares, loin d'être des « cas désespérés », peuvent être à l'origine de la sagesse. Un texte est tout à fait révélateur. Au début des *Fugitifs*, Philosophie fait un rapport à Zeus sur la façon dont s'est déroulée la mission civilisatrice que le père des dieux lui a confiée et évoque l'accueil, parfois mitigé, qui lui a été réservé par les hommes lors de son arrivée sur terre (6).

« Ce n'est pas chez les Grecs, mon père, que je m'élançai d'abord. C'est par la partie de ma tâche qui me paraissait la plus difficile, par l'instruction et l'éducation des Barbares, que je jugeai à propos de commencer. Je laissai donc de côté les Grecs, pensant qu'ils étaient les plus faciles à dompter et les plus disposés à recevoir le frein et à se plier au joug, et je me rendis d'abord chez les Indiens, la plus grande nation du monde, et je les persuadai de descendre de leurs éléphants pour s'entretenir avec moi... » (trad. E. Chambry).

Le passage allie une image stéréotypée (« les Indiens sur leurs éléphants ») et l'optimisme de les en faire descendre, c'est-à-dire de les éduquer. La notion de barbare et celle de *paideia* – qui implique la langue – sont étroitement liées. Philosophie commence son travail d'éducation chez un peuple des confins, puis poursuit son parcours à travers le monde barbare sans rencontrer d'obstacle. La description des étapes de Philosophie et la docilité à son enseignement dont font preuve les peuples rencontrés sont tout à l'honneur des Barbares. Lucien propose une sorte de « tour des sagesse barbares » qui rend compte de leur apport dans le domaine des savoirs. La démarche de Lucien est subtile. Il reprend le thème de l'origine barbare de la sagesse en l'interprétant dans une perspective hellénocentrique. Une telle présentation des peuples barbares, et non d'un monde barbare monobloc – c'est très différent –, et la reconnaissance par Philosophie que l'idée reçue de l'hostilité des Barbares à la culture n'est pas fondée donnent une image de l'étranger nuancée et propre à rééquilibrer le rapport de force entre Grecs et non-Grecs. De façon tout à fait inattendue, les Grecs ne réagissent pas comme Philosophie s'y attendait. Malgré des débuts prometteurs, elle voit

grandir le nombre de pseudo-philosophes. On assiste donc à un véritable renversement des valeurs. Contre toute attente, c'est du côté des Grecs que se trouvent les difficultés, non chez les Barbares.

En procédant ainsi par inversion, Lucien se sert donc du point de vue de l'autre pour introduire le relativisme et pour prôner la tolérance. Dans l'*Hermetimos* (31), il suppose qu'un Éthiopien, qui n'aurait jamais quitté son pays, nie l'existence d'hommes blancs ou jaunes de peau. Mais c'est sans doute dans le *De dea Syria*, où il emprunte à Hérodote sa langue et sa méthode d'enquête, que Lucien déploie le plus son art pour présenter à son public grec une croyance étrangère, le mythe et le culte d'Atargatis, la déesse syrienne, dans la cité de Hiérapolis. Le *De dea Syria* confronte trois mondes : la Syrie à travers la religion, la Grèce par le biais de la rhétorique – c'est-à-dire la langue – et Rome pour le contexte politique. Le *De dea Syria* est à l'image de Lucien lui-même, homme à trois visages. Comme dans l'*Hermetimos*, le procédé utilisé est l'inversion. Le narrateur est un Syrien – Lucien lui-même, qui a participé au culte. Emprunter le regard de l'autre est le meilleur moyen de dénoncer la barbarie de sa propre culture. Lucien l'a bien compris et joue ainsi sur l'ambiguïté, qui reflète peut-être l'éclatement de sa propre personnalité.

L'attitude de Lucien par rapports aux préjugés est donc nuancée. Si Lucien reprend des stéréotypes parfois anciens, se situant ainsi dans une tradition qui remonte à la Grèce classique, il en atténue souvent la portée en dénonçant des clichés qui véhiculent des idées fausses. Mais son attitude critique s'exerce aussi dans l'autre sens.

#### « Barbaries grecques » : un regard extérieur sur le monde grec

Bien qu'il admire en général Athènes, qui aurait même été sa cité préférée durant la dernière partie de sa vie, Lucien porte aussi un regard critique sur la capitale de la Grèce. Lucien reproche aux Athéniens leur manque d'ouverture à l'égard des étrangers. Il s'en prend aux mystères d'Éleusis, interdits aux étrangers ne parlant pas le grec, alors que l'inventeur de leurs cérémonies d'initiation était Eumolpe, un Barbare et un Thrace (*Vie de Démonax*, 34). Le philosophe cynique Démonax tente de faire comprendre aux Athéniens, avec ironie, la relativité qu'il faut attacher à la notion d'étranger. Le même avertissement revient dans le *Pseudologiste* (5) :

« Le sujet de sa composition était Pythagore, à qui un Athénien, je crois, voulait interdire l'initiation aux mystères

d'Éleusis, sous prétexte qu'il était un Barbare, puisque Pythagore lui-même prétendait avoir été Euphorbe<sup>9</sup> avant d'être Pythagore. » (trad. E. Chambry).

Mais, ce qui constitue aux yeux de Lucien le signe le plus visible du repli sur soi des Athéniens est sans doute le mythe de l'autochtonie, qu'il n'hésite pas à tourner en ridicule. Dans les *Amis du mensonge* (3-4), il vise le caractère irrationnel de ce mythe disant que « les Athéniens affirment qu'Érichthonios est né de la terre et que les premiers hommes ont poussé du sol de l'Attique, comme des légumes ». Lucien lutte contre l'athénocentrisme et les préjugés xénophobes des Athéniens, qu'avaient déjà dénoncés avant lui Hérodote et Thucydide. L'association Athénien-autochtone est un *topos*<sup>10</sup> que l'on retrouve même dans le domaine de la langue. Selon Lucien, le mot ἀποφράς que ses adversaires considèrent comme un intrus venu des rapports des Grecs avec les Gaulois, les Thraces ou les Scythes, est aussi autochtone en Attique qu'Érechthée et Cécrops (*Pseudologiste*, 11). Le thème de l'autochtonie est clairement au cœur de l'actualité, car, depuis la création du *Panhellénion* par Hadrien en 131-132, les cités grecques rivalisaient d'ingéniosité pour se trouver une origine grecque en inventant des mythes de fondation.

Sparte n'échappe pas au regard critique de Lucien. Dans un passage de l'*Anacharsis* (38), il dénonce les luttes dans l'amphithéâtre et les rites de flagellation pratiqués par des jeunes garçons sous les yeux de leurs parents<sup>11</sup>.

### Des « sans papiers » pas comme les autres : les Scythes

L'œuvre de Lucien met en scène des étrangers particuliers, les Scythes, des Barbares des confins qui ont manifesté un intérêt pour la culture grecque. À nouveau la perspective croisée permet à Lucien de faire d'une pierre deux coups : il remet en cause les idées préconçues relatives au Barbare, mais il fait aussi réfléchir ses lecteurs grecs sur certains éléments de l'hellénisme.

Dans *Le Scythe ou le proxène*, Anacharsis, lors de son arrivée à Athènes, se trouve confronté au comportement xénophobe des Grecs, qui se moquent de son apparence vestimentaire (3). Le Scythe est déconcerté, car il ne trouve personne qui parle sa langue. Lucien le dépeint dans une situation tout à fait classique que lui-même doit avoir connue : celle du Barbare qui découvre le monde « civilisé » (9).

Le regard croisé se manifeste très bien dans le *Toxaris*, dialogue qui offre au Grec Mnésippe l'occasion de revoir l'opinion qu'il avait sur les Scythes avant sa rencontre avec Toxaris. Il prend conscience que l'image traditionnelle des Scythes, telle qu'elle circule en Grèce et dont Lucien lui-même se fait écho ailleurs dans son œuvre<sup>12</sup>, ne correspond pas à la réalité (8).

« Ce n'est donc pas seulement, Toxaris, à tirer de l'arc que les Scythes sont habiles et dans les exercices de la guerre qu'ils excellent ; ils sont encore les plus experts de tous les hommes à parler et à persuader... Cependant je n'aurais jamais cru que les Scythes attachassent tant de prix à l'amitié. Je pensais qu'inhospitaliers et sauvages, ils étaient toujours ennemis les uns des autres, emportés et colériques, sans affection même pour leurs proches parents. Je le conjecturais à tout ce qu'on nous rapporte d'eux, et en particulier parce qu'ils mangent leur père mort. » (trad. E. Chambry).

Les opuscules scythiques permettent à un étranger de dénoncer une certaine « sagesse grecque », qui peut dégénérer en barbarie, et à un Grec de mieux comprendre la « barbarie » des Barbares, qui ne tarde pas à devenir sagesse. Cette démarche se traduit notamment par la disposition des exemples d'amitiés proposés par le Scythe, qui se rapprochent de plus en plus des exemples grecs, du point de vue géographique : le quatrième récit de *Toxaris* a pour cadre Amastris sur la mer Noire, le cinquième a lieu à Borysthène. Le regard croisé apparaît aussi clairement dans *Anacharsis* (17), où Solon, qui représente l'hellénisme, se dit prêt à recevoir les leçons d'un Scythe et à les faire adopter par les Athéniens – qui sont les plus grecs des Grecs. Le dialogue se conclut sur la perspective d'un nouvel entretien, où les rôles seront inversés (40).

### Conclusion

Le vécu de Lucien l'a profondément marqué, d'autant plus que certains de ses confrères ont dû lui reprocher ses origines<sup>13</sup>. La situation géographique de sa cité de naissance a permis à Lucien d'appréhender le monde sous un angle différent. Le centre du monde n'est ni Rome, ni Athènes. Il est là où il se trouve. Il combat l'hellénocentrisme des Athéniens et fait preuve d'ouverture et de tolérance aux autres. Il dénonce une ancienne tendance grecque à la xénophobie. Des Barbares deviennent des modèles d'hellénisme. Les Scythes Anacharsis et Toxaris sont comme des images de



Lucien lui-même et représentent des exemples d'acculturation réussie. Lucien s'intéresse au Barbare pour ce qu'il est et pour ce qu'il représente. S. Saïd l'avait déjà noté. Dans le monde de Lucien, « il n'existe plus », écrit-elle, « de frontière étanche entre les cultures et il devient possible de passer la ligne<sup>14</sup> ».

La stratégie de Lucien est complexe. Le sophiste brouille volontiers les pistes par le mélange de naïveté et d'ironie. Par un jeu de miroirs, il présente l'autre vu de l'intérieur et la Grèce vue de l'extérieur. Lucien jette des regards croisés sur le monde, ce que lui permet de faire son statut d'étranger hellénisé, et il mesure les distances entre les peuples à l'aune de la παιδεία. La barbarie n'est pas liée au sang, mais à la παιδεία. Cette réflexion sur l'autre suppose un questionnement sur l'hellénisme au sein de l'Empire de Rome. Lucien propose à ses contemporains une vision globale incluant la « barbarie » par le relativisme. Lucien ne définit plus le monde en distinguant les Ἕλληνες des βάρβαροι, mais en séparant les πεπαιδευμένοι des ἀπαιδευτοί. La sagesse peut être chez le Barbare et la barbarie peut se trouver à l'intérieur de l'hellénisme.

L'idéal aristocratique voyait dans le mélange ethnique une entrave à la cohésion politique. Le mythe de l'autochtonie permettait de justifier ce discours officiel. Lucien fait partie des rares voix grecques qui soulignent l'importance des emprunts culturels dans l'évolution historique des sociétés. Lucien veut faire comprendre à ses contemporains que n'importe qui peut être un Barbare pour l'autre. Il est très révélateur de constater que la cité idéale selon Lucien ne tient pas compte de la différence de condition ni d'origine. Le seul critère pris en considération est l'intelligence<sup>15</sup>, comme le montre le passage du *Pêcheur* (19). Des Barbares sont présents aux Champs Élysées<sup>16</sup>. L'*Éloge de la patrie* plaide aussi en faveur de l'estompement des barrières et d'une vision universelle du monde.

Bruno ROCHETTE  
Université de Liège

### Bibliographie

ANGELI BERNARDINI (P.), « Greci e Sciti nell'opera di Luciano : due culture a confronto », DE FINIS (L.) (ed.), *Civiltà classica e mondo dei barbari. Due mondi a confronto*, Trento, 1991, p. 171-183.

BOMPAIRE (J.), *Lucien écrivain. Imitation et création*, Paris, 1958.

DUBUISSON (M.), « Barbare et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *AC*, 70, 2001, p. 1-16.

ELSNER (J.), « Describing Self in the Language of Other : Pseudo (?) Lucian at the Temple of Hierapolis », GOLDHILL (S.) (ed.), *Being Greek under Rome. Cultural Identity, the Second Sophistic and the Development of Empire*, Cambridge-New York, 2001, p. 123-153.

GANGLOFF (A.), « Peuples et préjugés chez Dion de Pruse et Lucien de Samosate », *REG*, 120, 2007, p. 64-80.

LIGHTFOOT (J. L.), *Lucian on the Syrian Goddess*, Oxford, 2003.

MOMIGLIANO (A.), *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, 1979, trad. franc. ROUSSEL (M.-Cl).

NIKOLAIDIS (A. G.), « Ἑλληνικός – βαρβαρικός. Plutarch on Greek and Barbarian Characteristics », *WS*, 20, 1986, p. 229-244.

OU DOT (E.), « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale », FROMENTIN (V.) et GOTTELAND (S.) (éd.), *Origines gentium*, Bordeaux, 2001, p. 95-108.

SAÏD (S.), « Lucien ethnographe », BILLAULT (A.) (éd.), *Lucien de Samosate. Actes du Colloque international de Lyon*, Lyon, 1994, p. 149-170.

SCHMIDT (Th. S.), *Plutarque et le Barbare. La rhétorique d'une image*, Louvain-Namur, 1999.

SWAIN (S.), « The Three Faces of Lucian », LIGOTA (Chr.) – PANIZZA (L.) (ed.), *Lucian of Samosata. Vivus and Redivivus*, Turin, 2007, p. 17-44.

---

### Notes

<sup>1</sup> J. BOMPAIRE, *Lucien écrivain. Imitation et création*, Paris, 1958, p. 222-225 et 231.

<sup>2</sup> *Sectes à l'encan*, 10.

<sup>3</sup> *Pseudologiste*, 23 ; *Amis du mensonge*, 9 ; *Ménippe*, 9 ; *Lexiphanès*, 23.

<sup>4</sup> J. L. LIGHTFOOT, *Lucian on the Syrian Goddess*, Oxford, 2003, p. 205, n. 554.

<sup>5</sup> *Bibliomane*, 7 ; *Songe*, 8 ; *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 24 ; *Maître de rhétorique*, 17 et 23 ; *Pseudologiste*, 11 ; *Dialogues des morts*, 19, 4 ; *Amis du mensonge*, 16.

<sup>6</sup> Il prend aussi pour cible les Phrygiens et les Lydiens (*Harmonidès*, 1 ; *Dialogues des morts*, 3, 2), à qui il reproche leurs transports excessifs.

<sup>7</sup> L'opposition Ἑλληνικός – βαρβαρικός se trouve chez LUCIEN (*Double accusation*, 34 ; *Toxaris*, 4 ; *Comment il faut écrire l'histoire*, 54).

<sup>8</sup> Th. S. SCHMIDT, *Plutarque et le Barbare. La rhétorique d'une image*, Louvain-Namur, 1999, p. 330-331.

<sup>9</sup> Euphorbe était Phrygien.

<sup>10</sup> *Anacharsis*, 18 ; *Scythe*, 3.

<sup>11</sup> *Démonax*, 46 ; *Icaroménippe*, 16 ; *Les Fugitifs*, 27.

<sup>12</sup> Dans *Hermotimos* (33) et *Nigrinus* (37), ils sont des archers, dans le *Banquet* (13) et *Icaroménippe* (16), des nomades errant sur leurs chariots.

<sup>13</sup> *Double accusation*, 30.

<sup>14</sup> S. SAÏD, « Lucien ethnographe », A. BILLAULT (éd.), *Lucien de Samosate. Actes du Colloque international de Lyon*, Lyon, 1994, p. 165.

<sup>15</sup> *Hermotimos*, 24.

<sup>16</sup> *Histoires vraies*, 2, 17.